

les Yankees établis en Australie, de ne point faire mentir le pronostic de ses compatriotes.

Les esprits s'exaltaient de plus en plus. Tout Melbourne avait la fièvre. Une procession qui s'était organisée en l'honneur de Tom Powell ayant rencontré ce dernier sur son parcours, l'installa sur un fauteuil et le porta en triomphe aux quatre coins de la ville.

Pour ne pas être en reste, les Américains promènèrent James Tyler dans une calèche, toute garnie de fleurs et attelée de six chevaux blancs. Les deux lutteurs eurent le bon sens de calmer leurs partisans. Fort heureusement, Tom Powell était à jeun et James Tyler n'était pas encore ivre ; sans cela, il eût bien pu arriver qu'ils terminassent leur querelle ce jour-là.

Mais les deux partis étaient à ce point montés, qu'à chaque instant *Powellians* et *Tylerians*, ainsi qu'on les appelait, se livraient à des scènes de pugilat tellement acharnées, que l'intervention des constables pouvait seule les faire cesser. Aussi, le nombre des yeux pochés et des nez écrasés augmentait-il d'une façon inquiétante, lorsque le soleil daigna enfin se coucher sur la dernière soirée qui précédait le grand jour !

Il était temps !... Encore quarante-huit heures d'attente et l'on n'eût plus rencontré dans les rues de Melbourne que des gens se promenant avec des bandeaux sur l'œil et des emplâtres sur le nez, car chaque parti avait son coup de poing classique également en honneur dans les salles de boxe ; les *Powellians* ne s'adressaient qu'à l'organe visuel de leurs adversaires, tandis que les *Tylerians* ne visaient qu'à détériorer l'organe olfactif... Un véritable coup de fortune pour les médecins spécialistes.

CHAPITRE II

Les chercheurs d'or.—Prospection du placer des Cygnes.—De l'or !—Retour à Melbourne.—La concession.—Le voyage de Laurent.—Policier et baron

Un peu avant la disparition du jour, trois voyageurs, montés sur des mustangs de la Nouvelle-Guinée, pas plus hauts que des poneys corses, mais aussi vigoureux et rapides que des chevaux de l'Hedjaz, faisaient leur entrée dans Melbourne et descendaient à l'Oriental-Hotel, dans Yarra street.

Au premier coup d'œil, et malgré le changement notable de leur costume, le lecteur aura reconnu nos trois amis : le jeune comte Olivier de Lauraguais d'Entraygues, Dick Lefaucheur, le terrible Tidana, le troueur de têtes des indigènes, et Willigo, le grand chef des Nagarnooks. Tous trois arrivaient de Sydney, la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, où ils étaient allés passer quelque temps pour des motifs que nous connaissons plus tard. Ils avaient abandonné les vêtements qu'ils portaient quand nous les avons laissés dans le Buisson.

Olivier était mis avec une élégante recherche qui n'excluait pas une simplicité de bon goût. Le Canadien avait revêtu un costume complet en velours de coton gros bleu, fort à la mode chez les fermiers et éleveurs australiens. Quant à Willigo, rien n'avait pu lui faire quitter ses pelletteries et les plumes d'aigle noir qu'il portait dans sa chevelure, ramenée en touffe sur le derrière de la tête, comme un symbole de son nom. Willigo signifiait, en effet, en langage nagarnook, l'*Aigle noir*. Cédant seulement aux sollicitations de ses compagnons qui trouvaient son vêtement un peu primitif pour la ville, il avait accepté d'eux une couverture bariolée dans lequel il se drapait avec une réelle majesté.

L'intelligent Black, qui ne quittait jamais son maître, semblait tout fier de porter un magnifique collier en chaînettes d'argent assemblées, qui brillait d'un vif éclat sur sa noire toison.

Nos trois amis ne venaient certainement pas à Melbourne pour assister à la grande fête qui s'y préparait ; leur présence y était nécessitée par d'importants événements qui s'étaient accomplis depuis le jour où nous les avons quittés à la station des Cygnes, près du placer découvert par le Canadien.

Il n'avait pas fallu longtemps à Olivier pour démontrer à ses compagnons, à l'aide des réactifs qu'il avait apportés, que le bloc de métal qui avaient excité à un si haut point l'étonnement de Dick étaient des fragments de l'or le plus pur, amenés dans la cave naturelle où ils se trouvaient par les eaux du ruisseau qui, à de certaines époques de l'année, se changeait en un torrent souterrain capable, avec le temps, de désagréger les roches les plus consistantes. Willigo s'était alors glissé en rampant dans le conduit creusé par le passage des eaux et avait parcouru ainsi un espace de près de trois milles ; il était revenu, après plusieurs heures d'absence, raconter à ses amis qu'il avait rencontré partout des pépites et des blocs du même métal en telle abondance que, selon sa pittoresque expression, les guerriers de sa tribu, travaillant pendant mille et mille lunes, ne parviendraient pas à les transporter tous. Il avait en même temps rapporté des échantillons de différents grosseurs ramassés sur tout le parcours : aucun n'était mélangé à un minerai quelconque. Olivier en conclut qu'une énorme quantité d'or natif devait se trouver à une certaine distance dans les profondeurs de la montagne, masse que le feu central avait lui-même purifiée de tout corps étranger, et qui, désagréée ensuite dans un des nombreux mouvements géologiques dont la contrée avait été le théâtre, avait fini par se distribuer en fragments inégaux sous l'action souterraine des eaux.

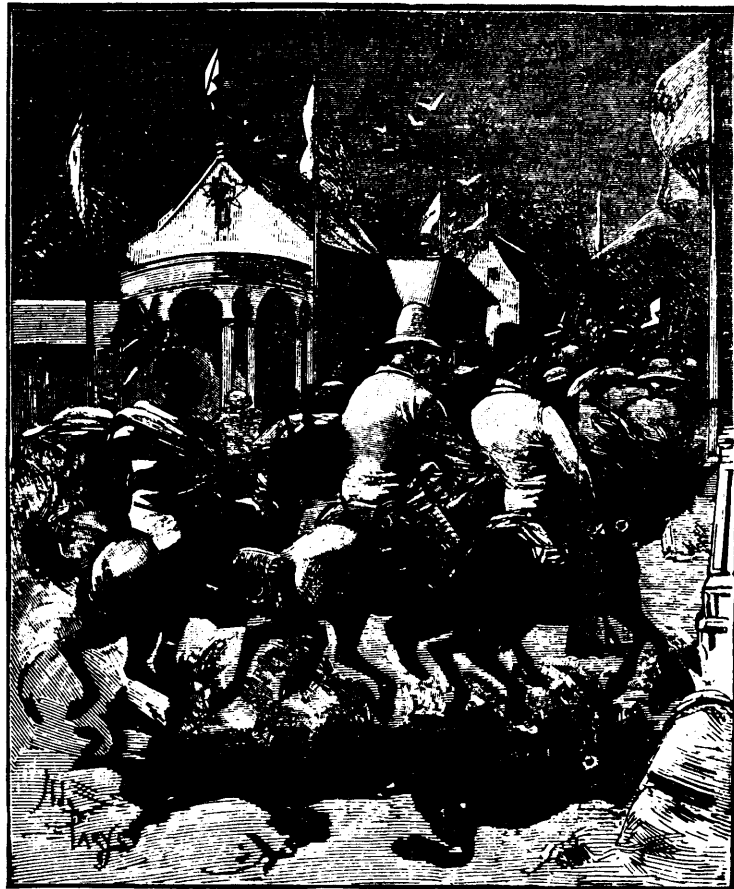
Il y avait donc bien là une source inépuisable de richesses que les calculs les plus exagérés ne pouvaient, même approximativement, chiffrer. En sa qualité de géologue et de minéralogiste, le brave Gilping avait déclaré que l'or sortant du creuset du fondeur n'était pas plus pur. Il n'y avait donc, pour ainsi dire, qu'à le ramasser, car les difficultés de l'extraction étaient à peu près nulles.

Après avoir remis prudemment les lieux en état, nos amis avaient tenu

conseil pour savoir à quel parti il était le plus sage de s'arrêter. Préalablement, ils avaient chargé le mulet de tout l'or qu'il pouvait porter, en dissimulant du mieux possible la nature de son fardeau. Tous les outils et autres instruments que l'animal avait transportés avaient été soigneusement cachés au pied d'un encalyptus, sous une couche de sable et de feuilles sèches, et chaque voyageur s'était également muni, en petites pépites de la grosseur d'une bille d'enfant, de tout l'or dont il pouvait s'approvisionner sans fatigue.

Il est inutile de dire que le Canadien et Olivier en remplirent les deux bâts de Pacific et obligèrent John Gilping à accepter ce royal cadeau ; nous devons dire, du reste, que le brave homme ne se fit point trop prier et qu'il trouva là une nouvelle occasion de placer un de ses psaumes sur la "manne céleste trouvée dans le désert," avec accompagnement de clarinette.

La comparaison du membre de la Société royale de Londres était il faut l'avouer, au-dessous de la réalité, car jamais la charge d'un âne en manne du désert, fut-elle même de la vraie manne de Moïse, ne produirait les cent mille dollars que Gilping retira plus tard, à Melbourne, du chargement de Pacific.



Une entrée à Melbourne

Après mûre délibération, nos amis comprirent qu'il leur était impossible d'exploiter librement leur découverte, sans s'en assurer d'abord la propriété par une concession régulière émanée du gouvernement. Un titre en règle pouvait seul, en effet, leur permettre de repousser légalement les agressions des bush-rangers et des rôdeurs de toutes les nations, que l'appât de l'or allait attirer à bref délai sur leurs talons et qui ne manqueraient pas, le cas échéant, de se prévaloir de l'irrégularité de leur possession.

Il était parfaitement vrai qu'à cinq ou six cents lieues de Melbourne, en plein territoire indigène, la protection de la loi était chose à peu près illusoire et que le droit sans la force était peu respecté ; mais il n'était pas sans importance cependant d'étayer sa force sur la découverte d'un placer excitait de telles convoitises qu'en mettant en jeu certaines influences locales, le premier venu pouvait se faire délivrer par les autorités du pays une concession provisoire, sauf ratification de la métropole, qui n'avait pas encore abandonné son droit de suzeraineté, mais qui suffisait, en l'état, pour qu'on vous dépossédât de tout l'établissement que vous auriez créé, de tout placer que vous auriez découvert dans les limites de cette concession, alors que vous ne vous étiez pas assuré vous-même par avance la possession des lieux en litige.

Il fut donc décidé qu'une concession de cent mille hectares englobant toutes les montagnes voisines du placer serait demandée, non aux autorités de Melbourne, mais directement à Londres, au secrétariat des colonies, pour éviter de donner l'éveil en Australie, car toute demande de concession devait, pour assurer l'exploitation des mines d'or, de cuivre ou de tout autre métal, indiquer la position de ces mines et la nature des produits qu'on prétendait en tirer.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)